

AVANT-PROPOS

Chrysostome, dit Socrate, (VI, 3) était diacre lorsqu'il composa les discours suivants, c'est-à-dire, après que la maladie l'eût contraint de quitter la solitude et les montagnes pour retourner à la ville, en l'année 380, comme on le montrera avec de plus grands détails dans la vie du saint docteur. Nous remarquerons ici que Henri Valois, traducteur de Socrate, a commis l'erreur de rendre le titre *προς Σταγειριος*, par ces mots, *contre Stagirius*. Quoique Socrate se trompe souvent de date en ce qui concerne saint Chrysostome, dans ce cas-ci pourtant, dès le seuil de l'ouvrage, le saint docteur semble lui donner raison. «Nous eussions bien voulu, dit-il, être en ce moment à vos côtés, entrer en participation de vos épreuves vous venir en aide, soit par nos actes, soit par nos conseils, et alléger par toutes sortes de témoignages d'intérêt, dans la mesure de notre pouvoir, le fardeau de votre douleur. Mais puisque notre mauvaise santé et le mal violent que nous éprouvons à la tête nous ont forcé de rester à la maison, et nous ont interdit un ministère aussi profitable, nous ne nous dispenserons pas néanmoins de faire, dans la limite de nos ressources, ce qui nous est possible pour votre consolation et pour notre propre avantage.» C'est dans ces termes qu'il parle à Stagirius, lequel se trouvait alors à Antioche. En disant que la maladie le forçait de rester chez lui et l'empêchait d'aller voir Stagirius, il donne à entendre qu'ils habitaient l'un et l'autre la même ville; car, s'il eût habité alors la solitude et les montagnes, il ne se fût point, ce semble, exprimé de la sorte. A adopter cette opinion, saint Chrysostome aurait écrit ces discours en l'année 380 ou 381, après que la maladie où le conduisit la vie austère qu'il avait menée deux ans dans une caverne, refit obligé de revenir à la ville. Or il y revint vers la fin de l'an 380, et c'est peu après qu'il fut ordonné diacre par Méléce.

Tillemont s'éleva contre ce sentiment, et il conclut des paroles mêmes de Chrysostome qu'il a dû composer cet ouvrage avant de quitter la solitude. Voici les paroles sur lesquelles il s'appuie : «J'apprends les remarquables progrès que vous faites tous les jours dans la piété. – J'entends les personnes qui viennent de là-bas raconter que vous passez votre temps dans la prière et dans les larmes. – Bien des gens même, pendant qu'on racontait ici votre genre de vie, ne pouvaient contenir leur émotion.» Ces paroles, dit Tillemont, ne sont pas d'un homme qui habiterait la même ville. De là il infère que Stagirius était bien à Antioche, mais que Chrysostome était encore dans sa retraite des montagnes, d'où les infirmités corporelles qui survinrent le forcèrent peu après de sortir pour retourner à la ville.

Cette argumentation ne nous paraît pas tellement convaincante que nous renoncions au premier sentiment. Les textes qu'on invoque peuvent s'appliquer parfaitement à deux hommes vivant dans la même ville, surtout dans une ville aussi étendue que l'était Antioche avec ses faubourgs. Ajoutons que durant les deux dernières années de sa retraite, à savoir en 379 et 380, années dans lesquelles, selon Tillemont, Chrysostome aurait écrit les discours suivants, celui-ci vécut seul dans une caverne pendant trois fois huit mois, comme dit Pallade, au bout desquels sa mauvaise santé le contraignit de quitter sa caverne pour revenir à la ville vers la fin de 380. Or eût-il pu écrire de cette caverne où il vivait seul, que la maladie le retenait dans sa maison, et l'empêchait de se rendre auprès de Stagirius ? Et, dans cette caverne où il s'était renfermé, pouvait-il recevoir ses nombreux visiteurs dont parlent les passages cités par Tillemont ?

Ce sont là précisément autant de motifs qui me déterminent à préférer l'opinion de Socrate et à rapporter la composition de cet ouvrage à l'année 381, au commencement de laquelle Chrysostome fut, selon nous, ordonné diacre par Méléce. Voilà pour l'époque où cet ouvrage a été composé, et voici quel en est le sujet.

Stagirius, issu d'une noble famille, et dès son enfance élevé dans la foi chrétienne, avait commencé par aimer les choses de la terre; mais peu après il renonça aux biens et aux plaisirs du monde pour embrasser, quoique son père s'y opposât, la vie monastique. Dès le principe, il ne déploya pas dans les exercices ascétiques la diligence désirable; il les faisait sans ferveur, par manière d'acquit; et, plein encore de la fierté de sa race, il ne souffrait qu'avec peine les avertissements. Dieu ne voulut pas qu'après avoir consommé de si grands sacrifices, Stagirius n'en recueillit qu'une légère récompense. Il permit donc au démon de le saisir et de le tourmenter; ces tourments furent si fréquents et si cruels que Stagirius était maintes fois tenté de se livrer au désespoir et de se donner la mort. De là une tristesse et une douleur profondes. On essaie de toutes les voies propres à fléchir le Seigneur; aucune ne réussit. On recourt aux

EXHORTATIONS A STAGIRIUS L'ASCÈTE TOURMENTÉ PAR LE DÉMON

prières des saints, et ces prières ne mettent point fin à ces tourments. Cependant ces épreuves amenèrent un bon résultat. Stagirus qui jusque-là avait montré de la négligence, accomplit avec plus de ferveur ses pratiques de piété. Chrysostome son ami fut invité à le consoler dans une si rude épreuve : la maladie qui l'affligeait ne lui permettant pas de quitter sa maison, il lui envoya les discours suivants, bien propres à soulager une telle peine. Il y prouve par l'exemple des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament que Dieu n'envoie à ses plus chers serviteurs des maux aussi rudes que pour leur donner des récompenses plus belles et de plus brillantes couronnes. L'âme que le malheur visite, dit-il, s'attache à Dieu et aux choses divines avec plus d'ardeur; elle efface ainsi plus rapidement les fautes et les souillures de sa vie. Une preuve de cette vérité était l'exemple de Stagirus lui-même, qui, s'étant dépouillé de sa négligence, de sa torpeur et de sa fierté, brillait déjà au premier rang parmi les pins fervents soldats du Christ. Ces considérations sont développées par saint Chrysostome avec l'abondance et le pathétique propres à son génie : Quiconque les lira y trouvera, s'il souffre, un infaillible soulagement.